

Entretien avec Podz, réalisateur de *10 ½*

Michel Coulombe

Volume 28, numéro 4, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61020ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2010). Entretien avec Podz, réalisateur de *10 ½*. *Ciné-Bulles*, 28(4), 2-7.



Podz — Photo: Éric Perron

MICHEL COULOMBE

À la mi-août, Podz (Daniel Grou) était rongé par le doute. Son plus récent film, **10 ½**, avait été refusé par différents festivals (Cannes, Venise, Toronto). Pourtant, dans la continuité des **Sept Jours du talion**, **10 ½** est le genre de film qu'on n'oublie pas. Dur, réaliste, dérangeant. En 2010, alors que plusieurs films québécois ont déçu (**L'Enfant prodige**, **Le Baiser du barbu**, **Cabotins**, **Filière 13**), le réalisateur, découvert avec les séries télé *Au nom de la loi* et *Minuit le soir*, aura fait sa marque. Pourtant, il n'a pas choisi la voie facile. Comme au visionnage des **Sept Jours du talion**, devant **10 ½**, l'histoire d'un enfant—Tommy—brisé, rebelle à l'autorité et qui ne communique que par la violence, certains se demanderont s'ils ont le courage d'accompagner le réalisateur dans son exploration des zones sombres de l'âme humaine. Pour sa part, Podz a peu de temps à consacrer à ces questions. Au moment de le rencontrer, il bouclait le montage de la série *Xanadu*, tournée en France, qu'il décrit comme une sorte de *Six Feet Under* dans le monde de la pornographie. Et il s'apprêtait à partir en patrouille aux fins d'une série policière qui mettra en vedette Réal Bossé et Claude Legault.

Ciné-Bulles: Avez-vous fait un travail de recherche en vue du tournage de 10 ½?

Podz: Le scénariste, Claude Lalonde, a été psychoéducateur pendant des années. Ensemble, nous avons beaucoup parlé de ce milieu. De plus, nous avions un psychoéducateur sur le plateau. Je suis aussi allé dans un centre jeunesse avant le tournage. J'apprends vite, alors je n'avais pas besoin de plus que cela. Le film, ce n'est rien par rapport à ce qu'on voit dans la réalité.

L'état de crise du personnage principal, Tommy, installe une tension constante. Vous a-t-il fallu doser cette tension au montage?

Tommy s'exprime en faisant des crises alors il fallait trouver des variantes, un peu comme lorsque David Cronenberg a fait **Crash** et mis en scène différentes scènes d'orgasme. Le montage est assez fidèle au scénario, mais on a réduit les *flash-back* consacrés aux parents. Au scénario, c'était un peu didactique de sorte qu'au montage, on a eu l'impression qu'on soulignait trop certaines choses.

Qu'est-ce qui vous rejoignait dans ce scénario?

En faisant le film, je suis vraiment retourné en arrière et me suis reconnu dans le *kid*. Enfant, je ne faisais pas de crises comme Tommy. J'étais dans ma tête. Très isolé. En faisant 10 ½, j'ai changé de vie. J'ai perdu 120 livres, je me suis mis à faire du vélo, j'ai commencé à prendre soin de moi, me suis excusé auprès de plein de gens et me suis rapproché de ceux que j'aime. Ce film dit aux gens de prendre soin de leurs enfants, de leur monde. Quand on visite les enfants qui vivent dans des centres jeunesse, on comprend tout de suite que le problème ne vient pas d'eux, mais de leurs parents. Les *kids* sont des *kids*. Ils se font maltraiter par leurs parents et on les « scrappe ». Le plus terrible, c'est que même s'ils ont été infectés avec eux, ces enfants adorent toujours leurs parents. Ils réclament leur mère et pourtant, c'est ce qui peut leur arriver de pire. Il faut prendre soin de cet amour inconditionnel des enfants. Mes parents ont été froids à mon endroit et c'est ce que j'ai reconnu dans le film, ce qui m'est revenu. Chaque jour pour aller sur le plateau de tournage à Boscoville, je devais passer devant la maison familiale, rue Drolet, à Montréal. Mon père venait alors de mourir et cela a été l'occasion de faire un vrai constat sur ma vie.

Je me suis demandé où j'en étais rendu et, même si je n'étais pas violent, je me suis reconnu dans ce garçon. Tommy, c'est moi! Je n'ai pas raconté tout cela à l'équipe de tournage. Je suis très pudique.

Compte tenu des exigences du rôle, a-t-il été difficile de trouver l'interprète de Tommy?

On n'a vu que 25 jeunes comédiens. Quand Robert Naylor est venu en audition, je lui ai demandé d'improviser avec Claude Legault et j'ai constaté qu'il restait toujours dans le rôle. C'est le garçon le plus sain qu'on puisse rencontrer. Autodidacte, musicien, talentueux.

Il avait tout juste 12 ans au moment du tournage. Vous a-t-il fallu négocier certaines scènes avec ses parents?

Sa mère avait lu le scénario. Elle était avec lui sur le plateau et l'encadrait super bien. Elle était à l'aise avec tout ça. Quand même, la scène de la fellation au tout début du film était stressante pour tout le monde, y compris moi. On ne veut pas être voyeur. En même temps, ça doit être assez cru parce que c'est le point de départ de la dérive de Tommy. C'est délicat de devoir demander à un enfant de faire semblant de mettre le pénis d'un autre garçon dans sa bouche. Toute l'équipe était aux aguets. Heureusement, Robert avait une *coach* de jeu, Félix Ross, qui joue sa mère dans le film. Quand il arrivait sur le plateau, il était prêt.

Aviez-vous répété avec lui?

J'ai fait une journée de répétition où je l'ai dirigé de façon très serrée et il s'est mis à pleurer, car il a vu l'ampleur du travail. Il n'était pas sûr d'y arriver. Je l'ai rassuré et tout s'est bien passé. Le soir, chez lui, il criait comme un malade pour se préparer à tourner ses scènes. Le jour où il tournait sa pire crise, son père l'accompagnait. Aussitôt la prise terminée, il est redevenu Robert. Son père ignorait qu'il pouvait aller là. J'ai essayé de limiter le nombre de prises et les journées étaient très courtes, six heures de tournage, pour ménager les enfants. Tous les

Quand on visite
les enfants qui vivent
dans des centres jeunesse,
on comprend tout de suite
que le problème ne vient
pas d'eux, mais de leurs
parents. Les *kids* sont des
kids. Ils se font maltraiter
par leurs parents
et on les « scrappe ».

garçons qu'on voit dans le film sont venus en audition pour le rôle de Tommy. J'ai gardé les meilleurs. Tous ont du métier et un agent. Pour sa part, Robert hésite entre devenir acteur, musicien ou écrivain. Sur le plateau, avec son Powerbook, il a tourné un court métrage! Il est hallucinant. Jamais il ne m'avait joué en répétition ce qu'il a fait au tournage, mais j'avais confiance en lui.



Podz, Robert Naylor et Claude Legault sur le tournage de **10 ½** — Photos: Véro Boncompagni

Quelle réaction provoquaient ses crises sur le plateau?

Avant qu'on y arrive, tout le monde se demandait comment on allait obtenir ce qui était prévu au scénario. L'attitude de Robert a facilité le travail.

A-t-il vu le film?

Il est venu le voir chez moi et il s'est endormi. Je l'ai réveillé et il a bien aimé la suite. J'avais d'abord discuté avec sa mère pour savoir si je devais lui montrer le début du film. Elle était très à l'aise.

Aux côtés de Robert Naylor, Claude Legault a un rôle de faire-valoir.

Il a le rôle ingrat. Je voulais qu'il soit différent du personnage des **Sept Jours du talion**.

Vous avez tourné Minuit le soir puis deux films avec Claude Legault et vous vous apprêtez à travailler à nouveau ensemble. Qu'est-ce qui vous plaît chez lui?

On se comprend de façon très viscérale. Nous nous voyons peu en dehors des tournages, mais nous savons que nous pouvons compter l'un sur l'autre. Certains acteurs sont toujours eux-mêmes au cinéma. À l'opposé, d'autres changent, se transforment, ne veulent pas se répéter. C'est le cas de Claude. Il amène quelque chose de chaleureux, même dans les pires situations. Une humanité. C'est un grand artiste.

Vos films ne prennent pas position. Vous observez.

Dans **10 ½**, je ne voulais juger ni les intervenants, ni les enfants, ni les parents. Quand le père de Tommy, en larmes, demande à Gilles, le psychoéducateur, de prendre soin de son fils, c'est qu'il en est incapable. Il est démuni. Plusieurs parents se trouvent dans cette situation.

Vous faites des choix esthétiques très clairs. Comment se passe le processus créatif?

Dès la lecture du scénario, il me vient des images. En préproduction, je regarde des films, bien sûr, mais je suis très instinctif. Un jour, je me réveille et je sais exactement ce que je veux. Dans le cas de **10 ½**, je voulais que la caméra soit témoin de ce qui se passe. Je ne voulais pas qu'elle manipule le spectateur. Au cinéma, je peux déterminer à quel moment on verra un gros plan du personnage principal. On voit rarement les yeux de Tommy, car Gilles a de la difficulté à capter son regard. Mais quand il parle à sa mère, on est en gros plan. Je savais qu'à ce moment, on verrait ses yeux. Pour des raisons que je ne parviens pas à expliquer, je filme souvent les visages de profil. On ne peut pas faire ce genre de chose à la télé. On ne peut pas avoir une telle vision globale.

*Dans **Les Sept Jours du talion**, vous avez atténué les couleurs, évacué les explications, éliminé la musique, pour aller au cœur des choses.*

Aujourd'hui, il me semble que j'aurais dû enlever davantage.

*Pourquoi n'y a-t-il pas plus de musique dans **10 ½** que dans **Les Sept Jours du talion**?*

Au cinéma, la musique sert souvent de palliatif. Elle permet de faire passer certaines choses. C'est une porte de sortie assez facile. Dans le cas de **10 ½**, il me semblait que la musique risquait d'aseptiser le



Gilles (Claude Legault) et Tommy (Robert Naylor)

film. Elle m'aurait amené à porter un commentaire sur les actions des personnages, ce que je voulais éviter. Je voulais que le spectateur se fasse sa propre idée. En préproduction des **Sept Jours du talion**, j'étais convaincu qu'il y aurait de la musique mur à mur. Je voyais le film comme **The Shining**. Au montage, ça ne marchait pas. On a fait le test de monter le film sans musique et c'est resté. Pour **10 ½**, j'ai demandé à ma monteuse, Valérie Héroux, le moins de plans, le moins de coupes possibles.

Quand vous montrez vos films au producteur, au distributeur et aux investisseurs, sans musique, quelles sont les réactions?

Tout le monde voulait de la musique sur **Les Sept Jours du talion**. Dans le cas de **10 ½**, l'impact des images est tellement fort que personne ne réclame de musique. Quand j'ai une idée, je m'y tiens. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'on veuille revenir en arrière comme George Lucas qui refait **Star Wars**. Un film est une œuvre d'art qui vit et respire avec son temps, son époque. Y revenir, c'est trahir la personne qu'on était.

Vous avez tourné deux films où des victimes de violence, un homme et un enfant, optent à leur tour pour la violence, à défaut de pouvoir s'exprimer autrement. Dans les deux cas, vous fouillez des zones d'inconfort.

On m'a aussi fait remarquer que les deux films commencent avec quelqu'un qui regarde la télé. Les zones d'inconfort, notamment l'effet de la violence psychologique, me semblent sous-exploitées au cinéma. J'ai l'impression d'avoir une compréhension innée de ces trucs-là, mais j'ignore d'où elle me vient. Il y a des scènes difficiles dans **Les Sept Jours du talion**. Au cinéma, les gens se levaient et sortaient de la salle à deux moments : quand on découvre la fillette au début et quand le père est sur le point de castrer son prisonnier, bien que je ne montre pas l'action. Un plan a fait beaucoup d'effet à l'équipe de tournage, celui où les parents décrivent aux policiers comment leur enfant était habillée. Personne ne veut vivre quelque chose de semblable. À ce moment précis, j'ai su que le film allait marcher. Face aux réactions de certains spectateurs, je me reconforte en me disant que ma quête est honnête. Dès la présentation du film à Sundance, des spectateurs sont venus me voir pour me dire qu'avant de l'avoir vu, ils auraient certainement voulu tuer l'assassin de leur enfant.

Anticipez-vous les réactions des spectateurs?

Si je faisais cela, je ferais d'autres choix et je serais paralysé. Aussi, je me soucie très peu de ce que les gens vont penser. J'ai besoin d'explorer ces zones pour me comprendre et les êtres humains qui m'entourent.

Je veux que les spectateurs se fassent leur propre idée, qu'ils pensent en sortant du cinéma. Je ne donne pas de réponses, car je n'en ai pas. À la fin de **10 ½**, Tommy fait un choix, il retourne au centre, mais cela ne garantit rien quant à son avenir.

Cela correspond au genre de film que vous aimez?

J'aime tout! Je suis très bon public. Depuis que je fais des films, toutefois, je ne vais plus au cinéma et je ne regarde plus de DVD. Il ne s'agit pas d'un choix réfléchi. C'est ce qui se produit. Pourtant, je suis un grand amateur de cinéma. Il me suffit de voir le logo de la 20th Century Fox pour « triper ». J'aime les logos, les bandes-annonces, les acteurs. Mais je n'y vais plus. Le cinéma est un monstre qui te donne beaucoup et qui te prend beaucoup. Le cinéma m'a ouvert sur le monde entier, l'être humain, les voyages. Si je suis à Paris, je vais voir les endroits où l'on a tourné avec Jean Gabin. À New York, je marche sur les pas de Martin Scorsese. J'ai consacré beaucoup de temps à regarder des films et j'en mets beaucoup à en faire, que ce soit *Minuit le soir* ou **10 ½**, car ce que je fais pour la télé, pour moi, c'est un film. Je m'exprime avec une caméra et des comédiens.

Quand un film est terminé, tombez-vous en léthargie?

Non, j'enchaîne les projets. Peut-être devrais-je me calmer! Mais il y a trop de beaux projets à faire. J'adore

me trouver sur un plateau et découvrir quelque chose avec un comédien, un moment de vérité. C'est un *rush* incroyable. Constaté que ça passe au montage, c'est le plus beau *feeling*.

De toute évidence, vous aimez les acteurs.

Je les adore! Je suis très près d'eux. Ce sont des êtres exceptionnels, qui doutent d'eux-mêmes et se montrent égoïstes. Leur mode d'expression, c'est eux. Ils mettent leur âme à nu, sans filtre, et je trouve ça d'une incroyable générosité. Certains acteurs ont des recettes. Ce n'est pas avec ceux-là que je travaille. Sur le plateau, je ne suis pas du genre à dire à un acteur de penser à sa mère ou à son fils s'il doit pleurer. Je ne l'ai fait qu'une fois, avec Robert, qui venait de perdre son chat. Il m'a trouvé québécois...

*La caméra de **10 ½** colle à l'action.*

À mon avis, c'est un peu trop esthétique. Le directeur photo, Bernard Couture, et moi devions nous battre contre cette tentation. Mon guide, c'était **4 mois, 3 semaines, 2 jours**.

Ce film vous a également inspiré le choix du titre. Dans le film de Christian Mungiu, on ne dit jamais de combien de mois, de semaines et de jours la jeune fille est enceinte. Dans le vôtre, on ne donne jamais l'âge de Tommy.

C'est vrai! Je n'arrive pas au niveau du film roumain, vraiment génial, mais il nous a servi d'inspiration. Nous avons tourné en décor et en éclairage naturel autant que possible.

Vos films posent des questions morales. Doit-on se faire justice? Peut-on sauver quelqu'un que la vie n'a pas épargné?

Ce sont des questions existentielles. Je veux que les spectateurs se fassent leur propre idée, qu'ils pensent en sortant du cinéma. Je ne donne pas de réponses, car je n'en ai pas. À la fin de **10 ½**, Tommy fait un choix, il retourne au centre, mais cela ne garantit rien quant à son avenir. Le producteur aurait voulu que j'opte pour un gros plan de Tommy comme dans **Les 400 Coups**, mais je ne parvenais pas à m'y résoudre. Pour moi, le garçon se fait bouffer par la machine.

Souhaitez-vous que le film soit montré à des enfants qui vivent le même genre de situation que Tommy?

Quelqu'un m'a dit qu'il devrait être projeté à tous à la fin du secondaire. À tous ceux qui entrevoient avoir des enfants. Pour qu'ils comprennent.

Vous avez des rêves précis quant aux films que vous voulez tourner?

Actuellement, j'attrape les projets qu'on me soumet. Autour de moi, on me demande quand je vais me décider à faire quelque chose qui vienne de moi. J'ai encore une certaine pudeur. Je préfère mettre mes tripes dans le scénario de quelqu'un d'autre.

Et ne pas devoir consacrer une année à l'écriture, loin des plateaux.

J'aime trop ce bouillon créatif pour m'en éloigner.

Vous avez fait vos débuts du côté des clips et de la publicité. Est-ce une bonne école?

Les clips m'ont appris à penser vite, à me débrouiller et à mettre mon concept en images. Les publicités donnent la possibilité de travailler avec des moyens. Maintenant, j'aurais de la difficulté à revenir à la publicité. On y a trop peu de contrôle sur le produit final.

Vous n'intervenez pas dans les débats sur le cinéma québécois. Pourquoi?

On ne me sollicite pas. Cela dit, je n'appartiens ni à la *gang* des cinéastes commerciaux, ni à celle des auteurs. Depuis toujours, je suis un *outsider*. On ne parvient pas à me situer. Parfois, j'ai envie de dire à certaines personnes: « Ferme ta gueule et fais un bon film! » Pas un film que la planète entière ira voir. Non, simplement un bon film. Cela dit, il n'y a pas suffisamment d'argent pour le cinéma d'auteur, un cinéma qui parle de nous en tant que société, en tant que culture, plus que ne peut le faire le cinéma commercial. C'est navrant d'investir dans des films bidon qui ne tiennent pas la route. Les films de Maxime Giroux, de Rafaël Ouellet et de Denis Côté survivront beaucoup plus longtemps que bien d'autres dans lesquels on investit davantage d'argent. Chez Xavier Dolan et Robert Morin, notamment, on sent un désir de trouver une façon originale de raconter quelque chose, alors que certains cinéastes répètent ce qu'ils ont vu ou sont simple-

ment en réaction aux films des autres. On doit sentir la nécessité derrière un film.

Vous avez tourné votre premier long métrage au début de la quarantaine. L'attente vous a-t-elle paru longue?

C'est arrivé au bon moment. Je me suis entraîné avant d'y arriver. Aujourd'hui, je n'ai pas le goût d'arrêter. J'aimerais me consacrer davantage au cinéma qu'à la télévision, car il y a moins de barrières entre la vision du réalisateur et le produit final.

Aujourd'hui, vous propose-t-on de nombreux projets?

On me propose de tout, comédie romantique, drame contemporain, science-fiction, drame de guerre. Quand je lis un scénario, je sais tout de suite si c'est pour moi, mais je serais bien incapable d'expliquer pourquoi. J'aimerais bien tourner une comédie romantique, un genre qui comprend aussi bien **My Best Friend's Wedding** que **Eternal Sunshine of the Spotless Mind**, un très bon film. J'aimerais bien faire un film de ce genre.

Pourquoi signez-vous vos films de votre nom et de votre surnom, à la fois Daniel Grou et Podz?

Sur son lit de mort, mon père m'a demandé de reprendre le nom qu'il m'avait donné. Je garde tout de même Podz parce que c'est ma marque. On me connaît comme ça et c'est plus vendeur sur une affiche. ▀

